

Pierre Bayle et l'enseignement de Calvin

Jean Boisset



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/453>

DOI : 10.4000/baroque.453

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1974

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Jean Boisset, « Pierre Bayle et l'enseignement de Calvin », *Baroque* [En ligne], 7 | 1974, mis en ligne le 26 avril 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/453> ; DOI : 10.4000/baroque.453

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Pierre Bayle et l'enseignement de Calvin

Jean Boisset

- 1 La pensée de Pierre Bayle a été jugée de bien des façons. Aux extrêmes, ces jugements aboutissent à l'affirmation du scepticisme radical; ou, à l'opposé, (récemment, pour E. G. Léonard)¹, comme le moteur offert au Protestantisme pour le ramener à ses sources. Entre ces deux jugements, une autre position, formulée en 1877 par J. Arboux dans son article de *l'Encyclopédie des Sciences Religieuses*, en ces termes :

C'est moins un sceptique qu'un incertain... Il n'aimait pas l'incertitude et la contradiction pour elles-mêmes

- 2 Je voudrais essayer d'en appeler surtout à son *Commentaire Philosophique*, pour m'efforcer d'avoir de lui une opinion assez nette, s'il est possible.
- 3 Pour situer les choses, je crois nécessaire de rappeler quelques faits :
Bayle est né en 1647 (18 novembre), dans le foyer du pasteur de la petite commune du Carla, en Ariège; il est mort en 1706 (28 décembre). Il a donc vécu 59 ans, depuis, en gros, la Paix de Westphalie (1648) qui terminait la Guerre de Trente Ans, et consacrait, en Allemagne, la coexistence du Luthéranisme et du Calvinisme, jusqu'au lendemain de la mort de Bossuet (1704). Il a connu les événements de France qui ont précédé, accompagné et suivi la *Révocation de l'Édit de Nantes* (1685).
- 4 Et il a connu ces événements de façon tragique. Fils de pasteur, en cette période sombre, il poursuivit ses études à l'Académie Protestante de Puylaurens, et les termina à Toulouse, chez les Jésuites ; là, pour une durée de dix-sept mois, il abjura le Protestantisme. Il y revint; mais il dut se réfugier à l'étranger, et choisit Genève. En 1675, on le trouve professeur à l'Académie Réformée de Sedan, après qu'il eût séjourné à Rouen et à Paris. Il y resta six ans, jusqu'en 1681 ; et Louis XIV ayant fait fermer l'Académie célèbre de Sedan, Bayle se réfugia à Rotterdam où il enseigna la Philosophie à l'École illustre de la ville, à l'abri des vexations dont les protestants de France étaient l'objet dans leur pays. Contre *l'Histoire du Calvinisme*, du Père Maimbourg, il publie sa *Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme de M. Maimbourg* (1682) et, quatre ans plus tard (1686), il produit, contre la pratique et contre la rage de l'intolérance, le *Commentaire Philosophique sur ces Paroles: Contrains-les d'entrer...*

- 5 Ce n'est pas sur la tolérance, sa nature, son fondement, ses applications, que je veux m'arrêter, mais sur un certain nombre d'affirmations, afin d'essayer de voir leur parenté ou leur différence, avec les affirmations de base de la Réforme, telles qu'elles ont été formulées par Jean Calvin, dont Bayle connaissait la théologie, et avait volontairement adopté la foi dix huit mois après l'avoir abjurée.
- 6 L'affirmation fondamentale de Bayle est que la Raison est universelle ; qu'elle est le propre de tout homme ; qu'elle est Dieu s'adressant à l'homme, à chacun des hommes. Les mots ont ici leur place; parlant de la Raison, il l'appelle :
- [...] une lumière vive et distincte qui éclaire tous les hommes, dès aussitôt qu'ils ouvrent les yeux de leur attention, et qui les convainc invinciblement de sa vérité ; il faut en conclure que c'est Dieu lui-même, la vérité essentielle et substantielle qui nous éclaire alors très immédiatement, et qui nous fait contempler dans son essence les idées des vérités éternelles... (*Comment*, p. 368).
- Sur ce point de l'universalité de la Raison, Bayle est d'accord avec Jean Calvin ; les mots peuvent changer, la pensée est la même. Dans son écrit fondamental de *l'Institution de la Religion Chrétienne*, le Réformateur écrit (11, 2, 12)
- Puis doncques que la raison par laquelle il entend et juge, est un don naturel, elle n'a pu estre du tout esteinte, mais a esté en partie débilitée et en partie corrompue : tellement qu'il n'y apparoist que ruine desfigurée.
- Il reste donc à l'homme quelques « flammettes » qui sont les signes de sa splendeur originelle... et passée.
- 7 De même, Bayle s'explique ailleurs que dans le *Commentaire*, sur l'état actuel de l'homme et de sa raison. Voici ce qu'il écrit dans le Dictionnaire, à la remarque E de l'article *Pauliciens* :
- Les raisons de la permission du péché, qui ne sont point prises des mystères révélés dans l'Écriture, ont ce défaut quelles que bonnes qu'elles soient, qu'on peut les combattre par d'autres raisons plus spécieuses et plus conformes aux idées que l'on a de l'ordre.
- Il est... visible que le dogme du péché d'Adam, avec ce qui en dépend, est, entre tous les Mystères inconcevables à notre raison et inexplicables selon ses maximes, celui qui demande le plus nécessairement que l'on se soumette à la Vérité révélée. Nonobstant toutes les oppositions de la Vérité philosophique... les malheureuses contestations sur la grâce... ne sont venues que de ce qu'on a osé traiter ce Mystère comme une chose qui se pouvait concilier avec notre faible raison (II^e éclaircissement, *Dictionnaire Historique et Critique*, IV, pp. 335-336).
- La seule attitude possible, c'est d'invoquer l'imperscrutable souveraineté du Créateur, où notre raison est toute engloutie, ne nous restant plus que la Foi qui nous soutienne » (*Art. Marcionites*, rem. F.) ;
- ou encore, Bayle parle du « malheur de notre Esprit », qui fait « qu'on n'y comprenne quelquefois rien », si bien qu'il se peut que nous soyions convaincus, mais rarement éclairés (*art. Rufin*, rem. C, *Dict. IV*, p. 101 a).
- 8 Pour avoir cette lumière, il faut davantage : il faut Dieu lui-même, agissant directement en l'homme. C'est ce que reconnaissent aussi bien les thomistes que les jansénistes, et « tous les bons calvinistes » qui « sont persuadés que l'âme humaine n'a point la force de faire une bonne action sans la grâce, ni une mauvaise action avec la grâce ».
- 9 Ce n'est pas dire que Bayle se range sans peine à cette idée ; s'il y reste attaché, ce n'est ni d'un cœur léger, ni d'une âme égale ; mais « incommodé » par ses « difficultés » et « accablé de ces pesanteurs ».

- 10 Il n'en reste pas moins que, pour Bayle, la Raison est souveraine : aucun doute, à cet égard, n'est possible. La souveraineté de la Raison est si absolue que Dieu lui-même s'y conforme ; et qu'il y conforme même ce que l'on appelle sa Révélation. De telle sorte que la Révélation est jugée par la Raison, car

[...] il importe que la lumière naturelle ne trouve rien d'absurde dans ce qu'on lui propose comme révélé (*Comm. Phil.*, p. 370, col. 1).

Ainsi la Théologie n'est plus *regina*, mais *ancilla philosophiae*. C'est tout au début de la première partie du *Commentaire* que se trouve cette affirmation : « Ainsi, tous les théologiens, de quelque parti qu'ils soient, après avoir relevé tant qu'il leur a plu, la révélation, le mérite de la foi et la profondeur des mystères, viennent faire hommage de tout cela aux pieds du trône de la Raison, et ils reconnaissent, quoiqu'ils ne le disent pas en autant de mots... que le tribunal suprême et qui juge en dernier ressort et sans appel de tout ce qui nous est proposé, est la Raison » (*Comment.*, p. 368, col. 1).

- 11 Je pense, personnellement, que cette affirmation est exacte. Il n'y a rien de plus rationnel que l'orthodoxie, dont la première proposition est, en somme, un « Pourquoi ? », et dont la dernière est un « Parce que », fermant ainsi le cercle des démarches intellectuelles. Mais, inversement, est rationnelle également, la démarche d'un esprit qui met en cause un des « Pourquoi ? » de la chaîne, ou l'un de ses « Parce que » dans le cours du raisonnement. Les deux attitudes sont rationnelles. Mais la première pose sa foi sur un système, alors que l'autre la situe au-dessus du système, dans la cause même, c'est-à-dire : en Dieu.

- 12 Et je ne pense pas que Bayle ait dit autre chose :

La véritable raison de cela... c'est qu'y ayant une lumière vive et distincte qui éclaire tous les hommes, dès aussitôt qu'ils ouvrent les yeux de leur attention, et qui les convainc invinciblement de la vérité ; il faut conclure que c'est (368) Dieu lui-même, la vérité essentielle et substantielle, et qui nous fait contempler dans son essence les idées des vérités éternelles, contenues dans les principes ou dans les notions communes de la Métaphysique. (*Comment.*, p. 368, col. 1 et 2).

- 13 Voilà donc Dieu, soumis, si je puis dire, ou, plus exactement : respectueux, des règles de la raison qu'il a établies lui-même. On sait que cette position de Bayle a heurté bien du monde ! Chez les Réformés, la question se posait, évidemment, de savoir si ces affirmations étaient compatibles avec celles de Calvin. C'est ce que je veux examiner, à mon tour, en rappelant la thèse générale d'après le sommaire que le Réformateur en a lui-même donné :

Que l'entendement de l'homme n'est pas tellement aveuglé, qu'il ne lui reste aucune connaissance en choses du monde : mais que c'est déjà une étincelle de clarté, de ce qu'il a quelque désir de s'enquérir de la vérité. Et toutesfois que ce désir deschet incontinent en vanité : pour ce que l'esprit humain est si hébété et débilité, qu'il ne peut tenir le droit chemin à chercher la vérité... Il est montré que l'esprit de l'homme a une vivacité quant aux choses terriennes... Et que toutesfois, la lumière de raison et intelligence est tellement un bien universel à tous hommes, qu'un chacun pour soi en son intelligence doit reconnaître une grâce spéciale de Dieu. Que telles choses sont dons de l'Esprit de Dieu, lesquels il distribue à qui bon lui semble (voire même aux iniques) pour le bien commun du genre humain, et que pourtant il nous en faut user, encores que le Seigneur nous les fasse communiquer par le moyen des infidèles, ausquels ils sont choses frivoles et de nulle importance, pource qu'ils n'ont point de ferme fondement de la vérité.» (*Table ou brief sommaire*, I.C. cxj et cxij).

- 14 Cela signifie que la raison est don de Dieu à l'homme ; qu'elle peut s'appliquer aux choses humaines, disons : physiques; que, pour les autres – métaphysiques, il a « quelque désir de s'enquérir de la vérité » – mais ce n'est que vanité ; que Dieu a donné à chacun une raison suffisante pour comprendre, mais certainement pas apte chez tous à lui faire tout comprendre : il y a des degrés dans l'acuité et dans la rectitude humaines de la raison. De plus – et cela me paraît capital – Dieu attribue ses dons « à qui bon lui semble (voire même aux iniques) », lesquels ne les comprennent pas puisqu'ils n'ont pas de « ferme fondement de la vérité ». Dès lors, quels que soient ses désirs de vérité, l'homme ne peut pas l'atteindre : « La Raison humaine ne peut rien voir en ce qui concerne le royaume de Dieu et ès choses célestes ».
- 15 Telle est, d'après Calvin, la situation de l'homme : il peut se gouverner dans les choses de la terre ; il ne peut que désirer les choses supra-terrestres. Pour les recevoir et pour les accueillir, il lui faut un supplément de Raison (qui est toujours un don de Dieu), et que Dieu donne à qui il veut. C'est par ce don (qui est celui du Saint-Esprit), que Dieu conjoint à lui l'esprit de l'homme ; et ainsi, l'homme ne peut errer et devient partie prenante dans le trésor du royaume de Dieu.
- 16 Précisément, le Saint-Esprit est la marque du croyant, c'est-à-dire : du chrétien. Pour Calvin, le Saint-Esprit est le don fait par Dieu, au chrétien, de l'Esprit de Dieu ; plus exactement, il est « le lien par lequel Christ nous conjoint à soi avec efficace, et (que) sans iceluy tout ce que Christ a fait ou souffert pour le salut des hommes nous serait inutile » (*I.e.*, Table, LXXIX). Son principal « chef-d'œuvre » est la foi. C'est donc le Saint-Esprit qui fait de l'homme naturel, non chrétien, un disciple de Jésus-Christ, et lui permet de connaître en son fond, l'Évangile et la plénitude.
- 17 Je ne pense pas que Bayle veuille dire autre chose. Mais, en fait, il ne le dit pas, du moins dans le Commentaire.
- 18 Pour comprendre la position de Bayle à cet égard, il faut faire appel au *Dictionnaire Philosophique*, où il examine la question de la Foi en tant que moyen, pour l'homme, de pénétrer les Mystères de Dieu : « Les Mystères de l'Évangile étant d'un ordre surnaturel, ne peuvent point et ne doivent point, être assujettis aux règles de la lumière naturelle » (*II e* *Eclaircis*, Dict. 8, IV, p. 631, Lab. 303). Sous une autre forme, dans la *Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme* par M. Maimbourg, Bayle écrit :
- La nature divine étant infinie en toutes ses perfections, il faut nécessairement que la sagesse avec laquelle Dieu gouverne toutes choses soit infinie, et, par conséquent, incompréhensible à l'homme » (XXVIII, V).
- 19 Car le fondement de la foi, n'est pas, pour l'homme, la conclusion d'une théorie ; il est l'exigence d'une personne, Dieu, en vertu de son autorité, à laquelle l'homme doit être d'autant plus soumis que la Vérité recherchée lui paraît plus haute. Si bien que, entre Foi et Raison, s'établit un balancement, au cours duquel la raison souveraine demandant toujours davantage, la foi vient à son aide, pour retomber sous le coup de son exigence - et ainsi à l'infini :
- C'est un avantage que de pouvoir concilier les vérités de la Religion Chrétienne avec les principes des Philosophes; c'est un point qu'on ne doit point négliger... Mais il faut être toujours très résigné à le perdre sans regret lorsqu'on ne peut pas l'étendre jusqu'aux doctrines où il ne sauroit atteindre, et qui, par l'essence du Mystère, sont au-dessus de la portée de notre Raison » (Art. Perrot, rem. L ; *Dict.*, Labrousse, p 305).
- Ailleurs (III^e *Eclaircissement*, V ; *Dict.* IV, p. 544, Labrousse, II, p. 299), Bayle écrit :

Le mérite de la Foi devient plus grand à proportion que la Vérité révélée qui en est l'objet, surpasse toutes les forces de notre Esprit, car à mesure que l'incompréhensibilité de cet objet s'augmente... il nous faut sacrifier à l'autorité de Dieu une plus forte répugnance de la Raison, et, par conséquent nous nous montrons plus soumis à Dieu, nous lui donnons de plus grandes marques de notre respect, que si la chose était médiocrement difficile à croire.

- 20 Il n'y a pas, à vraiment parler, contradiction dans la pensée de Bayle, entre ce qui serait, d'une part, l'autorité de la Raison, et, d'autre part, l'autorité de la foi. Mais, comme il le dit dans le *Dictionnaire Philosophique* (art. Bunel, rem. E) : la raison est comme Pénélope, qui poursuit toujours un travail à refaire ; et dans cette incessante remise en chantier, le guide sûr est la révélation : «

Il n'y a personne qui, en se servant de la Raison, n'ait besoin de l'assistance de Dieu; car, sans cela, c'est un guide qui s'égaré ; et l'on peut comparer la Philosophie à des poudres si corrosives qu'après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, elles rongeraient la chair vive et carieraient les os et perceraient jusqu'aux moelles. La Philosophie réfute d'abord les erreurs, mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités ; et quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus à s'asseoir ». (Acosta. Rem. G. in *Dictionnaire*, Labrousse, loc cit. p. 312).

La Philosophie doit connaître que si elle a quelques forces pour élever les brouillards, elle est trop faible pour les dissiper » (*Réponses aux Questions d'un Provincial*, paragraphe xcii., Labrousse, *ibid.*).

- 21 Ainsi exposée la position de Bayle n'est pas éloignée – disons hérétique – par rapport à celle de Calvin, c'est-à-dire de la pensée fondamentale de la Réforme. Mais je ne me cache pas que la position fondamentale du philosophe du Carla peut paraître bien ambiguë. Ainsi, quand il écrit :

Il s'ensuit donc que nous ne pouvons être assurés qu'une chose est véritable, qu'en tant qu'elle se trouve d'accord avec cette lumière primitive et universelle que Dieu répand dans l'âme de tous les hommes et qui entraîne infailliblement et invinciblement leur persuasion, dès qu'ils sont bien attentifs.

- 22 Dans son *Histoire Générale du Protestantisme*, Émile G. Léonard cite ce passage, et écrit que la « conscience » de Bayle, en tant que « lumière primitive et métaphysique » a un nom théologique : le « Saint-Esprit » ; et il remarque que, si Bayle n'a pas employé l'expression, c'est que son siècle n'en usait pas. Il voit donc en Bayle celui qui, par son « ricanement satanique »... ramenait ainsi le protestantisme à ses sources (Tome III, p. 50). Mais le Protestantisme de l'époque n'était pas préparé, qui était hostile à la pensée de Rotterdam au nom de l'orthodoxie de Genève, représentée, par exemple, par le sévère et sans doute injuste, Osterwald.

- 23 Il n'en reste pas moins que l'homme comprend - ou peut comprendre - ce qui est proposé à sa réflexion, même dans l'Écriture, en opérant le transfert nécessaire du langage et de l'expression plus ou moins imagée, à la vérité profonde cachée par la matérialité des mots (*Comment.*, p. 368).

- 24 À quoi donc conduit l'usage de la raison que j'appellerai « naturelle », c'est-à-dire de la raison en tant que don universel de Dieu, fait à tout homme, et permettant de connaître ce qui est utile et nécessaire dans le monde, quand on l'applique aux vérités éternelles et aux choses d'en haut ? La phrase de Bayle que je vais rappeler, mérite attention :

- 25 Il écrit :

Nous ne pouvons être assurés qu'une chose est véritable, qu'en tant qu'elle se découvre d'accord avec cette lumière primitive et universelle que Dieu répand dans

l'âme de tous les hommes, et qui entraîne infailliblement et invinciblement leur persuasion, dès qu'ils y sont bien attentifs.

- 26 Ce n'est donc point d'un mouvement spontané de sa raison que l'homme atteint les hauteurs de la connaissance ; il faut qu'il y applique son attention, et qu'il l'y applique bien. Il n'obéit pas à la fascination de l'objet, qui le laisserait passif et qui entraînerait l'engrenage quasi automatique de sa connaissance; il veut savoir, et il veut que son savoir soit bien celui qu'il cherche. Toute l'attitude de Bayle se retrouve ici : une sorte de *dubito ut intelligam*. Or Calvin, parlant de la recherche inquiète des hommes, avait dit :

Ils veulent, ils aspirent, ils s'efforcent : mais rien en telle perfection qu'il appartient (I.C. III, 19, 4).

Pour atteindre cette perfection, il est nécessaire que Dieu prenne à l'adresse de l'humanité, une nouvelle initiative, et qu'il lui donne un esprit de compréhension, c'est-à-dire : son esprit. À tous les hommes ? à condition que, d'abord, ils reçoivent l'enseignement de l'Évangile :

Par quoi le Seigneur Jésus, pour rendre ses disciples capables de la sagesse céleste, leur promet l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut comprendre. (I.C. III, 1, 4).

Pour Calvin, ce sont donc les chrétiens seuls qui peuvent recevoir l'Esprit et devenir participants de la sagesse céleste.

- 27 Évidemment, on peut dire que l'homme qui sent sa faiblesse et qui, la sentant, l'éprouve, la vit et se sent sollicité à davantage et à mieux, est *attentif* à son état, pour reprendre les expressions de Bayle ; et que ceux d'entre les hommes qui réalisent cet état, sont semblables aux disciples de Jésus-Christ, et sont prêts à recevoir la lumière de l'Esprit, parce qu'ils sont *bien attentifs*.
- 28 Mais procéder ainsi, serait, je crois, solliciter le texte qui nous retient. D'un autre côté, s'en tenir à ce seul texte qui, en somme, est très bref, en faisant abstraction et des autres écrits de Bayle et de ce que nous savons de sa vie, ne me paraît pas très suffisant pour formuler sur lui un jugement quelque peu valable ; il me paraît donc nécessaire de pousser plus loin l'enquête, et de consulter un certain nombre d'autres écrits du philosophe de Rotterdam.
- 29 Pour les bien comprendre, il ne faut pas perdre de vue un certain nombre de constatations sur lesquelles insiste avec bonheur Mme Elisabeth Labrousse dans son ouvrage sur *Pierre Bayle*, notamment en ce qui concerne la notion même de Dieu, à savoir la réalité de l'Être que l'on désigne par ce nom. La filiation de la pensée du philosophe de Rotterdam par rapport à la pensée du Réformateur français est étroite, à tel point que celle-ci est comme un « fidèle écho » (*Pierre Bayle*, II, p. 103) de celle-là : Dieu ne peut être que transcendant et libre, créateur tout puissant qui exige certaines choses de l'homme, et qui est capable d'en exaucer les prières (*Ibid.*, p. 171). Et ce Dieu peut être connu par l'homme, « par les seules forces de la raison » (*Réponse aux questions d'un Provincial*, III, 15, Cf. E. Labrousse, *loc. cit.*, p. 173). Mais, de cette voie qui conduit de l'homme à Dieu, on ne prend pas garde « sans le secours d'En-Haut, sans une grâce de Dieu, sans les lumières de l'Écriture » (Ces mots, Bayle les a écrits dans sa *Continuation des Pensées diverses sur la Comète*. Œuvres diverses, 2^e édit. III, p. 333 a). On peut donc bien, comme le dit Calvin, « penser qu'il y a quelque Dieu », mais pour pouvoir dire *qui* est ce Dieu il faut en appeler à son aide et à son inspiration. C'est tout le problème de la qualité de la révélation, et Bayle écrit : « La foi d'un Protestant est fondée sur la lumière même qu'il trouve dans l'objet que l'Écriture lui propose » (*Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1886, art. I). Calvin avait dit que, dans l'Écriture, « Dieu seul est témoin suffisant de soi ».

- 30 Voilà donc mise en place l'importance de la Révélation : un don extraordinaire, qui procure une « religion » elle-même extraordinaire.
- 31 Je trouve encore, entre Bayle et Calvin, un autre point commun que je voudrais souligner, c'est celui de l'intériorité et de sa valeur.
- 32 Il est très significatif que l'on trouve peu de développements relatifs à ce sujet dans les ouvrages systématiques de Calvin, et qu'il faille recourir à ses travaux de théologie pratique (et spécialement à ses *Sermons*), pour trouver cette question clairement exposée. Je retiens simplement deux extraits des *Sermons sur le Deutéronome* (C.O. XXVIII, col. 332 et *ibid.*, XXVI, col. 422) :

Car nous pourrions bien tromper les hommes en faisant bonne mine : et puis, nous pourrions tellement régler notre vie, qu'on ne trouve que reprendre en nous, quant aux actes extérieurs : mais cependant, si nos cœurs sont pleins de méchantes affections, si nous sommes fâchés d'être tenus en bride, et que nous grinçons des dents contre Dieu : quelle obéissance est cela.

Car quand nous pourrions faire tous les commandements, en sorte qu'il n'y eut que redire, quant aux hommes : cependant que la crainte de Dieu ne serait point enracinée en notre cœur que nous ne lui porterons point cette révérence là de vouloir être siens, toute notre vie ne sera qu'une pompe frivole : car il ne faut point estimer que Dieu se contente de ce qui apparaît combien qu'il soit prisé des hommes, ce n'est que fumée devant lui.

- 33 De son côté, Bayle écrit :

Il faut donc dire que tous les actes externes de la religion, toutes les dépenses que l'on fait en sacrifices, en Autels et en Temples, ne sont approuvés de Dieu qu'à proportion des actes internes de l'âme qui les accompagnent ». (*Comment.*, p. 371)

Il faut que le cœur s'en mêle, et avec connaissance de cause ». (*Ibid.*, p. 373).

Un convertisseur a-t-il les yeux assez perçants pour lire dans la conscience d'un homme ? Partage-t-il avec Dieu l'attribut incommunicable de *Scrutateur* des cœurs ? Ce serait une impertinence la plus extravagante du monde que de le penser... (*Ibid.*, p. 395)

Je le dis et je le répète : il n'y a que Dieu qui connaisse la mesure des esprits, et les degrés de lumière qui leur suffisent. (*Ibid.*, p. 397)

- 34 Voilà une note fondamentale de la pensée réformée, et qui traduit une exigence non pas seulement de « faire », mais d'« être » dans le courant entier de la vie, parce que ce courant est, dans son ensemble, un don sans cesse renouvelé de la grâce de Dieu. Or, dans ce courant de la vie, Dieu parle toujours à l'homme; et le lieu, si je puis dire, où Dieu s'adresse à l'homme est la conscience.

Pour peu qu'on examine la chose, dit Bayle, on verra que la conscience, par rapport à chaque homme, est la voix et la loi de Dieu, connue et acceptée pour telle par celui qui a cette conscience, en sorte que violer cette conscience est essentiellement croire que l'on viole la loi de Dieu. (*Ibid.*, p. 384)

- 35 On le voit, la conscience n'est pas seulement celle du bien et du mal, c'est-à-dire : la conscience morale. Elle ne vient pas seulement, non plus, de la connaissance que possède l'homme du bien et du mal; autrement dit : la conscience de l'homme n'est pas d'origine humaine. Elle est « la voix de Dieu en l'homme ». Et si l'homme peut entendre cette voix et comprendre son langage, c'est que Dieu lui tient un langage qu'il peut comprendre. Voici les propres termes qu'utilise Bayle :

Il est certain que Dieu y (*dans l'Évangile*) parle comme ferait un précepteur qui instruirait ses disciples : un Précepteur parle et se sert des termes usités dans le pays, ou connus à ses auditeurs ; voilà les voies de l'homme quand il endoctrine. Ne sont-ce pas aussi celles de Dieu ? Ne parle-t-il pas le langage de ceux auxquels il

s'adresse ? Et ne donne-t-il pas très souvent aux mots le même sens qu'ils lui donnent partout ailleurs ? (*Ibid.*, p. 398)

- 36 Calvin n'a pas d'autre conception de la façon dont Dieu s'adresse aux hommes. La conscience est le lieu où Dieu et l'homme se rencontrent :

Nous avons à noter, dit-il, qu'il y a double régime en l'homme. L'un est spirituel, par lequel la conscience est instruite et enseignée des choses de Dieu et de ce qui appartient à la piété ; l'autre est politique ou civil, par lequel l'homme est appris des offices d'humanité et civilité qu'il faut garder entre les hommes. (*Inst. Chrét.* III, 19, 15)...

Car, comme nous disons que les hommes sçavent ce que leur esprit a compris, dont vient le mot de science : aussi quant ils ont un sentiment du jugement de Dieu, qui leur est comme un second témoin, lequel ne souffre point d'ensevelir leurs fautes, mais les adjourne devant le siège du grand juge, et les tient comme enfermés : un tel sentiment est appelé Conscience. Car c'est comme une chose moyenne entre Dieu et les hommes : d'autant que les hommes ayans une telle impression en leur cœur, ne peuvent pas effacer par oubli la connaissance qu'ils ont du bien et du mal : mais sont poursuivis jusques à ce qu'ils se rendent coupables quand ils ont offensé. (*Inst. Chrét.*, III, 19, 15)

- 37 Et, pour montrer de quelle façon Dieu s'adresse à l'homme, Calvin emploie, dans deux sermons au moins, le même terme : Dieu a « bégayé » : Dans les Sermons sur la Première Épître à Timothée (*Calv. Op.* LIII, col. 654) : « Dieu... bégaye avec nous ; et dans les Sermons sur le Deutéronome (*Calv. Op.* XXVI, col. 387) : « Il a bégayé... Ainsi donc, Dieu s'est comme démis : d'autant que nous ne comprendrions pas ce qu'il dirait, si non qu'il condescendit à nous ».

- 38 De telle sorte que, pour bien entendre Dieu et pour bien le comprendre, il faut que l'homme l'écoute, lui donne attention, saisisse dans sa conscience la parole même que Dieu prononce. C'est ainsi qu'il comprend, disons : l'Évangile en lui-même, pour lui-même ; et sa signification, son sens, pour l'humanité et chacun de ses membres.

- 39 Sans doute, bien des peuples et bien des hommes ne connaissent pas la Parole de Dieu. Ils n'en sont pas moins croyants, ils n'en sont pas moins créatures de Dieu, ils ne croient pas moins en Dieu. Car ce que l'on appelle la religion est universel dans le temps et l'espace. Tout homme porte en soi la marque de la divinité, et s'efforce d'en saisir et le sens et la vie : car, dit Calvin, « Dieu a imprimé en tous une cognoissance de soi mesme ». (*Inst. Chrét.*, I, 3, 1), et « cette semence demeure, laquelle ne peut être déracinée du tout, c'est qu'il y a quelque divinité » (*Ibid.*, I.IV.4). Ce même caractère « naturel » de la « religion » est affirmé par Bayle, d'une façon, peut-être, qui laisserait penser que la révélation - c'est-à-dire : l'irruption de Dieu dans le courant naturel de la vie - n'est jamais que le perfectionnement apporté par lui à l'imperfection de la nature. Sans doute, Bayle parle-t-il de « la Religion naturelle fortifiée et perfectionnée par l'Évangile » (*Comment.*, p. 369) ; et cette phrase évoque l'idée d'un développement linéaire, jusqu'au point de perfection qu'est l'Évangile. Mais quelques lignes plus bas Bayle écrit une remarque importante qu'il faut, je pense, expliciter :

- 40 Il a fallu que Dieu ait marqué ce qui venait de lui d'une certaine empreinte qui fut conforme à la lumière intérieure qui se communique immédiatement à tous les esprits, ou qui, du moins n'y parut pas contredire ; et cela fait, on recevait agréablement, et comme venant de Dieu, toutes les lois particulières d'un Moïse et d'un autre prophète, encore qu'elles ordonnassent des choses indifférentes de leur nature. (*Comment.*, p. 369)

- 41 Voici maintenant, le schéma qui, je crois, doit guider notre réflexion :

42 1) Il y a une lumière intérieure à l'homme et qui se communique à lui immédiatement (i.e. sans médiation), à tous les esprits : c'est la révélation.

43 2) Dans la vie de l'homme, il existe toute une série de pratiques qui, pour une cause ou pour une autre, sont plus ou moins en accord avec cette lumière naturelle que Dieu communique.

44 3) Il faut savoir si ces pratiques sont, ou ne sont pas, conformes à la Révélation, pour les adopter ou pour les repousser. Il faut donc les comparer à cette lumière intérieure.

45 Et voici les conséquences :

46 4) Puisque cette lumière vient de Dieu, elle ne peut pas être fausse.

47 5) Dès lors,

au lieu de dire ces conséquences sont vraies *puisqu'elles naissent d'un principe qui est vrai*, on dit, *ce principe est faux, puisqu'il en naît des conséquences qui sont fausses* ; il y a des gens qui croiraient sans peine que certaines choses ont été révélées de Dieu, s'ils n'en considéraient pas les conséquences; mais quand ils voient à quoi ces choses conduisent, ils concluent qu'elles ne viennent pas de Dieu, et c'est une preuve *a posteriori* pour eux, qui leur vaut une démonstration (*Comment.*, p. 369)

48 Voilà encore une phrase qui mérite d'être expliquée :

49 Bayle fait appel ici à une véritable conversion du raisonnement. Il ne s'agit pas de procéder par *déduction* du principe à ses conséquences ; mais par *induction* des conséquences au principe : exactement l'inverse de ce qui se passe en mathématiques. Ce n'est donc pas tant la correction de sa pensée qui importe, que la correction de sa façon d'être; je compare donc ma façon d'être au principe que je prétends réaliser; et c'est vraiment prendre au sérieux la parole de l'Évangile : « on jugera l'arbre à ses fruits », car « un bon arbre ne peut pas porter du mauvais fruit » (*Mat.* 7/16, 17).

50 On retrouve ici le souci de Jean Calvin. Le Réformateur déclare en effet : « La connaissance de Dieu n'est pas située en quelque froide spéculation : mais (qu')elle attire avec elle le service d'iceluy »... « Dieu, par icelle (*la Loi*) a voulu brider les hommes à ce qu'ils ne déclinent point à aucuns services vicieux et corrompus » (*Inst. Chrét.*, I, 12, 1). Et il écrit :

[...] contre ceux qui prétendent la connaissance du Christ, combien que leurs vie et mœurs ne montrent point qu'ils soient chrétiens. (*Ibid.* III, 6, 4)

Car ce n'est pas une doctrine de langue que l'Évangile, mais de vie : et ne se doit pas seulement comprendre d'entendement et mémoire, comme les autres disciplines, mais doit posséder entièrement l'âme, et avoir son siège et réceptacle au profond du cœur : autrement, il n'est pas bien reçu. (*Ibid.* III, 6, 4)

Et le Réformateur poursuit : « Nous avons bien donné le premier lieu à la doctrine, en matière de religion, d'autant qu'icelle est le commencement de nostre salut : mais il faut aussi que, pour nous estre utile et fructueuse, elle entre du tout au dedans du cœur, et monstre sa vertu en nostre vie : voire mesme qu'elle nous transforme en sa nature. (*Ibid.*)

51 Il est un autre aspect de la pensée de Bayle que je voudrais comparer à celle de Calvin : c'est ce que l'on peut appeler son scepticisme. Il écrit (*Comment.*, p. 437) :

Il est impossible, dans l'état où nous nous trouvons, de connoître certainement que la vérité qui nous paroît (...) est la vérité absolue, que nous ne nous trompons point, que ce sont les autres qui se trompent, toutes marques équivoques de vérité, puisqu'elles se trouvent dans les païens, et dans les hérétiques les plus perdus : il est donc certain que nous ne saurions discerner à aucune marque assurée ce qui est effectivement vérité quand nous le croyons, de ce qui ne l'est pas lorsque nous le croyons. (*Comment.*, p. 437)

52 Ici, le philosophe de Rotterdam paraît se séparer de Calvin, mais ne s'en sépare pas, en fait. Il est certes évident que, pour l'un comme pour l'autre, l'homme ne peut pénétrer l'absolu ; mais pour Calvin, comme pour Bayle, il existe un moyen de connaître la vérité absolue ; et ce moyen est pour l'un comme pour l'autre, l'adhésion de foi à la révélation.

53 La foi, en effet, est ce qui nous atteste la vérité, en nous faisant pénétrer dans l'intimité la plus profonde de Dieu.

Il faut, dit Calvin, que la vérité nous secoue, afin que ce qui est caché de nous au cœur du Père, nous soit révélé par l'Esprit. (*Inst. Chrét.*, III, 13, 4)

Seul l'homme de foi peut donc connaître la vérité. Et Bayle : La foi

[...] consiste à nous attacher par une forte persuasion aux Vérités révélées, et à nous y attacher par le seul motif de l'autorité de Dieu » (III^e Éclaircissements, V, *Diction.* IV, p. 644, Labrousse, *op. cit.*, p. 299)

Et il ajoute, dans le *Commentaire* :

Tous les théologiens, de quelque parti qu'ils soient (*donc : Calvin comme les autres*), après avoir relevé tant qu'il leur a plu la révélation (*et on ne peut pas reprocher à Calvin de ne pas l'avoir fait*), le mérite de la foi et la profondeur des mystères, viennent faire hommage de tout cela aux pieds du trône de la Raison, et ils reconnaissent, quoi qu'ils ne le disent pas en autant de mots (mais leur conduite est un langage assez expressif et éloquent) que le tribunal suprême et qui juge en dernier ressort et sans appel de tout ce qui nous est proposé, est la Raison, parlant par les axiomes de la lumière naturelle, ou de la Métaphysique ».

Il continue, après avoir montré que la Philosophie était reine, et la Théologie, servante :

Plutôt que de s'exposer à cela (*c'est-à-dire qu'on les accuse d'être contraires à la bonne Philosophie*), ils changent les principes de la Philosophie, dégradent celle-ci ou celle-là suivant qu'ils y trouvent leur compte ; mais par toutes ces démarches, ils reconnaissent clairement la supériorité de la Philosophie, et le besoin essentiel qu'ils ont de lui faire leur Cour ; ils ne feraient pas tant d'efforts pour se la rendre favorable et pour être d'accord avec ses lois, s'ils ne reconnoissoient que tout dogme qui n'est point homologué pour ainsi dire, vérifié et enregistré au Parlement suprême de la Raison et de la lumière naturelle, ne peut qu'être d'une autorité chancelante et fragile comme le verre. (*Comment.*, p. 368)

54 Et cela paraît bien être le cas, même chez Calvin. On peut être surpris de cette remarque ; mais je me suis efforcé de montrer, ailleurs, pour le Réformateur « Dieu est le souverain et le Père dont il est nécessaire qu'il (*l'homme*) apprenne à recevoir ».

55 « Il en recevra une « doctrine », qu'il comprendra par la raison et portera dans son entendement, qui est « comme gouverneur et capitaine de l'âme ». (Jean Boisset, *Calvin*, Seghers 1964, p. 27).

56 Pour Calvin, le droit usage de la Raison « consiste en une soumission doctement ignorante, à la Raison souveraine qui est Dieu ».

57 « Car les choses qu'il n'est pas licite ne possible de savoir, l'ignorance en est docte : l'appétit de les savoir est une espèce de rage ». (*Inst. Chrét.*, III, 23, 8 ; Cf. Jean Boisset, *Ibid.*)

58 Quant à Pierre Bayle, il écrit :

Tout le monde dit (*donc : lui-même*) que les vérités que Dieu nous révèle dans sa Parole, sont des mystères profonds qui demandent que l'on captive son entendement à l'obéissance de la foi... Rien, en un mot, ne peut caractériser à un homme la persuasion de la vérité, et la persuasion du mensonge... Il faut donc lui commander qu'il tâche de faire que ceux (*les objets qu'il examine*) qui sont vrais le lui paraissent...

C'est un appel assez direct à ce que Calvin appelait l'illumination de la foi ; et Bayle ajoute, pour appeler à la tolérance nécessaire et légitime :

[...] mais soit qu'il en vienne à bout, soit que ceux qui sont faux lui paraissent vrais, qu'il suive après cela sa persuasion. (*Comment.*, p. 438)

- 59 Je voudrais ajouter à l'occasion de l'affirmation de Bayle, qu'il faut rendre son intelligence captive sous l'obéissance de la foi, qu'il s'agit là d'une exigence à peu près textuellement formulée par saint Paul (2 Cor. 10/5²), et, reprise à plusieurs endroits par Bayle, notamment dans le *Dictionnaire philosophique*.
- 60 Des remarques de Bayle il suit qu'il faut être toujours prêt à quitter le faux pour adopter le vrai, en étant persuadé qu'il y a un vrai, et qu'il faut connaître le plus et le mieux possible.
- 61 Ce n'est donc pas du scepticisme, mais une sorte de probabilisme réfléchi, fondé sur l'incertitude dans laquelle est enfermé l'esprit humain : le contraire du dogmatisme, fondé sur la certitude que l'homme possède la vérité.
- 62 Je crois avoir suffisamment examiné le *Commentaire* de Bayle et l'avoir comparé à la pensée de Jean Calvin, pour pouvoir dire que, si l'on ne retrouve pas la lettre des écrits du Réformateur sous la plume du Philosophe, on en retrouve du moins l'esprit.
- 63 Il est vrai que ni les temps, ni les intentions des deux hommes, ne sont les mêmes : le souci de Calvin était de constituer une Église pure, composée de chrétiens autant que possible sans mélange; l'intention de Bayle était de montrer, dans le *Commentaire*, l'impossibilité de fonder rationnellement la violence et la persécution.
- 64 Certes, la pensée de Calvin, si elle a pour vision l'Église, se porte également sur l'État et sur ses fonctions ; et la pensée de Bayle n'est pas dépourvue du souci de la communauté chrétienne. Il ne peut guère en aller autrement. Mais l'essentiel me paraît être, pour l'un comme pour l'autre, de savoir et de dire comment un homme chrétien doit se comporter dans la vie du monde. On sait que, selon l'expression d'E. G. Léonard, Calvin a été le « créateur d'un type d'homme et d'une civilisation » (*Rist. Gén. du Proto*, table, p. 402). C'est à ce type que se rattache Pierre Bayle. Et s'il faut, à son tour, qu'il soit qualifié d'un mot, je l'emprunterai à Mlle Elisabeth Labrousse, qui a écrit : « Bayle est un Brasme qui composerait le traité du Serf-Arbitre » (*Pierre Bayle*, II, p. 415).

NOTES

1. « Le ricanement satanique » de Bayle ramenait ainsi le Protestantisme à ses sources. Malheureusement celui-ci n'y était pas préparé. (*Hist. générale du Protestantisme*, III, p. 50).
2. « Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et nous amenons toute pensée captive de l'obéissance au Christ ».

AUTEUR

JEAN BOISSET

Montpellier